

Upside down, ou La globalisation renversée

Par Marco Dell'Omodarme

Position

Imaginez la terre. Essayez de reproduire dans votre esprit l'image de la planète, « l'icône majeure du xx^{ème} siècle à peine révolu »¹, comme le dirait l'affichiste Michel Quarez.

Maintenant répondez à cette question : comment l'avez-vous imaginée ? Où situez-vous le pôle nord² ? En haut ?

C'est mon point.

J'avais entendu parler d'une mappemonde renversée en vente dans les boutiques de matériel didactique de l'hémisphère sud. Parti pour un voyage en Patagonie, je pensais pouvoir en trouver une dans l'autre hémisphère. Mes recherches n'ont pas abouti et je suis rentré les mains vides. Évidemment, je n'ai trouvé que des mappemondes traditionnelles avec le pôle nord en haut et, par conséquent, tous les textes orientés selon cet axe. Outre la frustration, qu'ai-je gardé de cette recherche infructueuse ?

Je suis rentré avec une idée, celle que le monde s'organisait probablement, pour les gens qui vivent dans l'hémisphère sud, de la même manière que dans l'hémisphère nord. Mais voici mon souci : le sens de cet axe n'est pas uniquement géographique au sens spatial, il l'est aussi et surtout au sens économique et politique. Il établit une hiérarchie, économique, politique et culturelle.

Axe persistant puisque les nouvelles technologies reprennent cette hiérarchie et reproduisent – voire réifient – un ordre et un ordonnancement des cultures à travers la structuration du regard sur le monde. Google Maps, par exemple, propose la même vision du monde à toutes les latitudes, alors que dans l'espace numérique, l'inversion du regard ne devrait pas constituer un problème technique majeur. Même avec Google Maps, il demeure impossible de modifier notre point de vue. Néanmoins il serait simpliste d'énoncer, à partir de là, que la suprématie culturelle du nord s'imposerait jusqu'aux régions les plus éloignées de l'hémisphère boréal.

Interlude

Îles

Voyage au Mexique. Découverte des sites archéologiques des cultures mésoaméricaines, guidé par l'ouvrage de l'archéologue italienne Maria Longhena, *Voyages au Mexique. Sur les traces du Serpent à Plumes*³. Elle explique, dans son ouvrage, que plusieurs hypothèses sont défendues par les archéologues spécialistes des cultures mésoaméricaines. On peut les réduire à deux positions principales. La première postule que les civilisations mésoaméricaines se sont développées isolées des cultures d'autres continents et qui leur étaient contemporaines. La seconde défend au contraire l'idée que des échanges entre ces différentes cultures ont eu lieu et explique ainsi certaines ressemblances avec des éléments présents dans plusieurs cultures.

Ordonnements

À l'aide de figures circulaires, dessinez sur une feuille un schéma graphique qui puisse, selon vous, représenter la relation global/local.

Il est probable que vous ayez commencé par décrire un grand cercle, censé représenter le global, et que vous l'ayez rempli, ensuite, de petits cercles, censés représenter les différentes localités.

Local. Global

Dans son article « The Local and the Global: Globalization and Ethnicity », le sociologue Stuart Hall⁴ part de l'analyse des modifications successives intervenues dans la conception de l'ethnicité britannique pour mesurer en quoi cette ethnicité était coextensive d'une sorte de revers, c'est-à-dire de l'émergence d'une identité qui ne pouvait que se construire en opposition à l'identité britannique, hégémonique dans les territoires du Commonwealth.

Il nous semble ici important de relever deux moments précis de l'analyse de Hall.

En tant que processus inscrit au sein même du système capitaliste, la globalisation ne peut se développer autrement que comme le capitalisme lui-même. Hall indique ainsi que si contradiction il y a, et si elle est moteur du système, elle est aussi moteur de la globalisation.

Le mouvement de globalisation impose une tension à l'ancienne notion d'État-nation, tension qui pousse la conception de l'organisation politico-économico-culturelle vers deux directions opposées : vers le dépassement des frontières étatiques d'un côté et, de l'autre, vers l'émergence de cultures locales pour lesquelles la référence à l'État n'a plus de sens.

Dans cette tension, l'énonciation prend un sens tout particulier. Il est alors essentiel de pouvoir reconfigurer les relations entre les groupes et sous-groupes culturels dans le schéma des rapports entre un global et un local.

« Les théories modernes de l'énonciation – nous dit Stuart Hall plus loin – nous forcent à reconnaître que l'énonciation vient toujours de quelque part. Elle ne peut pas être sans lieu ; elle ne peut pas être sans positionnement ; elle se positionne toujours dans un discours. C'est lorsqu'un discours oublie qu'il est situé, qu'il essaye de parler pour tous les autres. C'est exactement ce qui se passe lorsque la britannicité prétend être une identité mondiale, pour laquelle tout le reste n'est qu'ethnicité insignifiante. C'est là le moment où elle se prend pour un langage universel. Pourtant, dans les faits, elle vient d'un endroit précis, d'une histoire et d'un réseau de relations de pouvoir spécifiques. Elle s'exprime au sein d'une certaine tradition. Le discours en ce sens est toujours situé. Et le moment de la redécouverte d'un lieu, d'un passé, des racines et de son contexte est un moment d'énonciation nécessaire. La marge ne peut parler sans s'enraciner quelque part. »⁵

L'effet de retour des réflexions de Stuart Hall nous cueille à l'improviste : cette analyse arrive après que le sociologue nous ait alertés sur le risque que derrière cette idée de globalisation se cache un principe d'homogénéisation par absorption. Cela revient à dire que la globalisation gérée par l'occident, surtout lorsqu'elle est avant tout globalisation économique et capitaliste, n'exprime finalement que la capacité de l'occident et de sa culture à tout réduire en un espace assimilable culturellement à travers ses épistémologies.

Nous voilà donc au centre de mon questionnement : quel sens politique, économique et culturel a cette interrogation sur le rapport local/global ? Ne sommes-nous pas déjà en train d'assimiler le monde à travers notre cadre de compréhension lorsque nous imaginons que les voix qui s'élèvent de la marge s'organisent par rapport à la centralité de l'occident dans un rapport local/global ?

Ce qui est plus gênant, est que derrière ce cadre de compréhension semble exister une volonté sincère de mettre en évidence les nouvelles cultures émergentes et surtout de faire entendre la voix de cultures qui commencent à se penser comme telles à partir du moment où les formes

hégémoniques laissent place à de nouvelles articulations culturelles et identitaires. Ce qui, dans un seul et même mouvement, les fait émerger et les chasse d'un revers de la main.

Il me semble que notre tentative d'échapper à un système d'organisation hiérarchique du monde, et dans lequel l'occident serait en position hégémonique, est vouée à l'échec dès que nous posons la question dans les termes qui font émerger l'occident comme hégémonique. Ainsi, c'est le résultat d'une projection du modèle occidental du monde qui fait apparaître les divisions et qui organise ces divisions sur l'axe nord/sud, ou local/global.

C'était en un sens, l'idée même de notre premier exercice : il ne révélait pas tant l'unification des cultures ou la suprématie culturelle de l'occident, que l'assomption d'un modèle comme universel ; modèle qui a fini par oublier qu'il est et a toujours déjà été situé, à tel point situé que, même si oublié, son positionnement détermine le regard porté sur la planète.

Stuart Hall lui-même apportera plus tard un éclaircissement sur la notion de global. Répondant à une question du public lors d'une intervention, il précise :

« Je pense que ce que nous appelons « le global » est toujours composé d'une variété de particularités articulées. Je pense que le global est la manière dont les particularités dominantes se présentent elles-mêmes. C'est le mouvement par lequel les particularités dominantes se localisent, se naturalisent et s'associent à un ensemble de minorités »⁶.

Le rapport global/local pourrait donc être une particularité élevée au rang de questionnement naturel, voire universel, qui organiserait le monde et forcerait, dans son sillage, les autres cultures à se situer dans le même schéma intellectuel pour exister en tant que cultures visibles, audibles et lisibles par l'occident.

Auparavant muettes, certaines cultures subalternes ne remontent aujourd'hui à la lumière du jour que parce que le soleil est entre les mains de l'occident. Ce que décrit Hall lorsqu'il fait référence aux théories de l'énonciation vaut aussi comme modèle normatif garantissant l'émergence d'une voix de la marge. Toute forme d'expression culturelle qui se manifesterait selon un schéma énonciatif différent – je dirais même selon un parcours énonciatif différent qui ne comprenne pas le passé, les racines et le contexte – est vouée au silence car elle ne se donnerait pas à voir comme discours normalement constitué. Le discours a un ordre : telle est la leçon de Foucault.

La question est donc autre : à qui profite la division global/local ? Quels savoirs cette division légitime-t-elle, et quels savoirs laisse-t-elle sur le côté ?

Le concept de relation global/local organise notre regard sur le monde exactement comme le fait une mappemonde : elle organise les relations de pouvoir entre les cultures et découpe le réel comme le font les frontières.

Connexions

Une pensée écologiste nous pousserait aujourd'hui dans une toute autre direction : le gaz utilisé par votre ancien réfrigérateur se trouve probablement dispersé dans l'atmosphère si, depuis que vous l'avez déposé à la déchetterie ou sur le trottoir, le circuit hydraulique a cédé ou s'est percé.

Ce même gaz, après s'être dispersé, a contribué, de manière certes infime, à l'érosion de la couche d'ozone, érosion qui est à l'origine du trou planant au-dessus du pôle sud. De votre espace ménager au pôle sud, il n'y a plus que les vents rugissants. Les exemples écologiques recèlent quelque chose de paradigmatique. Stuart Hall évoque à titre d'exemple la catastrophe de la centrale de Tchernobyl : les catastrophes écologiques ont le pouvoir de montrer la petitesse de notre planète et de révéler, comme le dirait le sociologue, l'existence d'une centrale nucléaire jusqu'alors inconnue aux habitants d'un petit village au fin fond du Pays de Galles.

Que peut-on faire, sur le plan philosophique, de l'apport de la pensée écologiste ?

Il me semble tout d'abord qu'elle a une fonction révélatrice : elle montre jusqu'à quel point les cultures de cette planète sont strictement connectées. Je suis conscient qu'en disant cela je commets le même outrage culturel qui consiste à plaquer sur la totalité de la planète les cadres de compréhension de la culture occidentale. L'existence de la même idée de « culture » et de « connexion », par exemple, ne doit pas être présumée ailleurs qu'ici, dans le cadre épistémologique que nous partageons et qui nous « appartient » (culturellement parlant).

Je crains que cette pensée écologiste ne mette en évidence que l'usage des concepts global/local occulte une sorte d'injonction, une injonction qui consiste à forcer les interlocuteurs à trouver leur place dans un cadre culturel préétabli imposé par la force des échanges économique-politiques ou des situations de domination relevant de régimes de colonisation passés, présents et futurs.

Plus encore, elle recèle la possibilité d'une incompréhension définitive et de la possible valorisation des espaces d'incompréhension. Nous n'avons été habitués qu'à digérer les autres cultures pour les assimiler ; aujourd'hui le choix me semble plutôt restreint (même si j'admets volontiers qu'il en existe sans doute d'autres que ma réflexion occulte) : soit on part du présumé que quoi qu'il arrive, et où, et d'où que l'on parle, il n'existe plus un tel écart entre les cultures qui en empêcherait la compréhension ; soit on doit admettre que d'autres compréhensions sont possibles, compréhensions qui ouvrent la porte à une totale incompréhension.

Le 30 mai dernier la BBC annonçait la découverte d'une tribu d'Indiens d'Amazonie dont on ne connaissait pas l'existence et qui n'avait jamais eu de contacts avec l'occident. L'anthropologue Dimitri Karadimas⁷ relit l'événement : la découverte d'un peuple inconnu et dont il faudrait se charger de préserver l'existence et la bonne santé, comme le relate la BBC, devient l'intrusion dans l'espace visuel d'une tribu qui refuse le contact avec les occidentaux.

Je n'entends pas proposer de lecture alternative ; je me range résolument et sans réserve du côté de Dimitri Karadimas. Il me semble politiquement et philosophiquement plus pertinent d'admettre qu'il peut exister des peuples qui ne souhaitent pas entrer en contact avec notre culture, sans doute pour se préserver. Mais ce qui est surprenant dans le reportage de la BBC, c'est l'accent qui est mis sur la responsabilité de l'occident quant à la conservation des conditions de vie de ces peuples et de leur isolement. Ergo : ici nous savons toujours mieux que les autres ce qui est bon pour eux.

Ce n'est pas dans la polémique que je souhaitais verser, mais l'explication de Dimitri Karadimas ouvre « finalement » – si vous me pardonnez l'expression – la possibilité (quasi unique en son genre) d'un refus total et entier de la culture occidentale et de l'ouverture d'un espace d'incompréhension.

Incompréhension, puisque lorsque l'occident aura détruit l'environnement qui permettait la survie de ces peuples, lorsqu'ils mourront de maladies diverses, là il leur faudra faire preuve d'une grande capacité d'assimilation de la logique d'exploitation à outrance qui a poussé la culture occidentale, friande de zoos humains grandeur nature, à la destruction de ces zoos et des cultures qui s'y étaient développées.

Incompréhension, puisque comme nous le voyons ici, le jeu des paradigmes et des épistémologies est essentiel : il nous faut admettre que notre épistémologie puisse être totalement étrangère voire rejetée par d'autres groupes culturels.

C'est en ce sens qu'une pensée écologiste nous pousse dans nos retranchements : car dans le combat global/local l'enjeu épistémopolitique est de taille. Il en va même de l'existence d'autres groupes culturels. On le voit avec les peuples vivant dans la forêt amazonienne : il est toujours possible pour eux d'exclure et d'éviter tout contact avec l'occident tant que leur environnement leur garantit une certaine imperméabilité aux tentatives d'intrusion. Ce combat est une guerre sans relâche qui ne peut se solder que par une décision de celui qui se place dans une position éminemment dominante et centrale par rapport au reste du monde, par celui qui détient les clés du Caterpillar qui abattra les derniers remparts des cultures amazoniennes.

Il n'existe plus que quelques groupes qui possèdent ce pouvoir, grandement valorisé dans notre culture, qui est celui de dire « non », de refuser en bloc tout le monde occidental, ses modèles, ses cultures. Ce sont peut-être les derniers survivants. Et ils l'ont fait. Excusez-moi du peu.

La réflexion autour du rapport global/local nous a finalement renvoyé dans les cordes : il nous faut assumer ce que ce débat et ce que ces catégories subsument. Global/local sont les catégories par lesquelles nous pouvons accéder aux autres cultures du monde et en même temps par lesquelles nous pouvons les faire exister dans notre espace culturel. Il faut l'assumer, pour violent qu'il soit, cet épistémè fonctionne – Stuart Hall l'avait déjà suggéré – comme notre système économique. L'exploitation est une autre forme d'assimilation : elle passe, comme dans le cas des cultures subalternes, par un processus de digestion. Manger pour assimiler ; ce n'est déjà plus métaphorique quand on parle des cultures minoritaires ou subalternes, de dire qu'elles alimentent les cultures hégémoniques. C'est cela, il nous semble, le sens de ce débat : comment reconnaître l'émergence d'autres formes culturelles sans les dénaturer et les forcer à rentrer dans nos cadres de compréhension ?

La réponse est que si des cultures subalternes et minoritaires émergent c'est que le processus d'assimilation a déjà opéré et qu'elles s'inscrivent déjà dans les cadres épistémopolitiques de « notre » culture.

Autre est la question concernant des cultures qu'on ne peut pas voir et reconnaître et avec lesquelles l'échange est impossible. Je manque d'espace pour un éloge de l'incompréhension. J'aimerais tout simplement poser la possibilité de valoriser l'incompréhension plus profonde et totale d'autres expressions culturelles. Non pas qu'il faille les négliger, mais postuler que le travail de compréhension est déjà un travail de traduction et d'assimilation, de transformation, qui produit autre chose que ce à quoi nous avons jadis porté notre intérêt. Et la morsure de l'assimilation tranche dans le vif, arrache et redessine dans le même geste un découpage nouveau des corps et des cartes.

Lames

Le monde s'organise selon des entités politico-économico-culturelles qui sont quelque peu arbitraires si on les considère à l'échelle de la planète. Seul dans un espace politique, économique et culturel précis ces découpages prennent sens. C'est pourquoi ils ne peuvent être compris que de l'intérieur de l'espace culturel qui en a permis l'émergence. Les découpages ont ceci de tautologique que, vu de loin, vu du dehors, ils restent muets.

Découper, c'est ordonner. Et dans l'ordonnement s'établit de fait des relations hiérarchiques. Ordonner, sur une échelle temporelle et spatiale, équivaut souvent à organiser dans un espace évolutif, avec dans le même mouvement des formes de cultures plus ou moins avancées.

J'en reviens à mon interlude et à mon deuxième exercice.

Il me semble qu'il se profile maintenant de manière plus claire la trajectoire que nous avons voulu dessiner : il s'agit moins de proscrire tel ou tel découpage, tel ou tel questionnement que d'essayer de mettre en évidence ce qui reste exclu d'un tel découpage – c'est-à-dire les zones d'ombre qu'un tel modèle fait émerger – et adopter du même coup des stratégies d'éclairage par réflexe, des stratégies qui permettraient, par un décalage, de faire surgir la possibilité d'autres formes d'organisation du réel, d'autres cercles qui ne peuvent être compris dans le grand cercle du global.

Sans forcément postuler une sorte d'effet papillon, il est nécessaire désormais de partir de l'hypothèse que le métissage est constant et ininterrompu, comme résultat des interactions culturelles ou des efforts d'assimilation. Je souhaiterais valoriser cette idée d'un métissage allant au-delà de l'idée d'absorption par une culture dominante et plus proche de l'idée que les cultures se développent toujours dans un espace relationnel, non ordonné. Une conception du métissage qui manifesterait sans relâche le caractère violent et arbitraire du découpage, de la mise en relation et de l'ordonnement.

Mais l'effet papillon nous pousse plus loin, dans cette possibilité d'envisager l'incompréhension comme véritable espace de non confrontation, de rejet. Non pas un espace de guerre ou de conflit, mais un espace de respect à distance, pour laisser une chance à notre culture de devenir inopérante.

¹ Communication privée avec l'auteur.

² Ici occident, nord et sud ne prennent pas de majuscule. En effet, la majuscule assoit un usage absolu du terme, alors que la minuscule laisse la possibilité d'entendre le mot comme un mot relatif : l'occident est un terme relatif qui a été utilisé de manière absolutiste, de même que nord et sud devraient indiquer des positions relatives et absolues seulement lorsqu'il s'agit de pôles en tant que Nord et Sud absolus.

³ Maria Longhena, *Viaggio in Messico. Sulle tracce del Serpente Piumato*, Turin, Giulio Einaudi editore, 2009.

⁴ Stuart Hall, « The Local and the Global: Globalization and Ethnicity », in Anthony D. King (ed.), *Culture, Globalization and the World-System*, Minneapolis, University Minnesota Press, 1998, p. 19-40.

⁵ *Ibid.*, p. 36.

⁶ Stuart Hall, « Old and New Identities, Old and New Ethnicities », in Les Back, John Solomos (ed.), *Theories of Race and Racism: A Reader*, New York ; Londres, Routledge, 2000, p. 67.

⁷ Dimitri Karadimas, *Une Tribu inconnue d'Amazonie photographiée pour la première fois*, <http://observers.france24.com>, 30/05/2008.